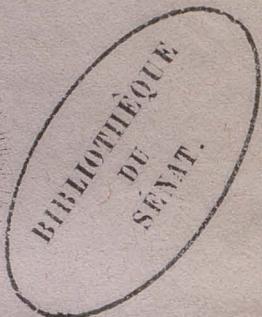


*Côte 481*

# THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

OU



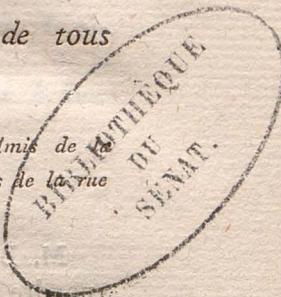
ЭЯТАИНОИТДЛОУЭЯ

ЭТЛЮК ЭТАИНА  
ЭТИИЭТАИТ

## LES AMBASSADES,

*Divertissement patriotique orné de tous ses agréments.*

*(La scène se passe dans la Tanière des Amis de la Constitution, séante à Paris aux Jacobins de la rue Saint-Honoré.)*



A peine M. Bazire est étendu dans le fauteuil de la présidence que l'un des Secrétaires fait lecture des lettres de la correspondance de l'honorable Société. Parmi tant de missives différentes, on distingue une épître de la Jacobinière de Cambrai, dans laquelle il n'y avoit guères à chaque phrase que trois ou quatre solécismes et une douzaine de fautes d'orthographe. A cela près, la lettre fut regardée comme un chef-d'œuvre de style. L'impression en fut ordonnée, et l'on en fit une mention honorable dans les procès-verbaux de l'auguste Aréopage. L'on décrêta même que la lettre de Messieurs les Jacobins de Cambrai serviroit de modèle à toutes celles que la Jacobinière de Paris écriroit aux pétaudières des quatre-vingt-trois Départements

Après cette lecture, un des huissiers de la salle s'avance vers le Président, et lui dit:

Air : *Au coin du feu.*

Une troupe que j'aime  
Voudroit à l'instant même  
Entrer céans,  
Mais ici comme au Louvre  
Elle prétend qu'on ouvre  
Les deux battans.

M. Bazire prend un air très-grave pour répondre à l'huissier :

Air : *Chansons, chansons.*

Sans nous faire la moindre excuse,  
Si Monsieur véto ( 1 ) nous refuse  
Les deux battans, ( 2 )  
N'imitons pas la Cour du Louvre,  
Ordonnons plutôt qu'on les ouvre  
A tous venans.

---

( 1 ) C'est le nom que la canaille jacobite a donné, par dérision, à Louis XVI.

( 2 ) On sait que dix ou douze députés de cette législature se plaignirent hautement de ce qu'on ne leur avoit ouvert à la cour qu'un des deux battans de la porte. Cela fit le sujet à l'Assemblée nationale, d'une discussion qui dura trois jours. Je crois qu'il existe un moyen de faire cesser ces espèces de discussions, c'est d'ouvrir les deux battans lorsque nos souverains entrent chez le Roi, et de les faire passer par la fenêtre lorsqu'ils veulent sortir.

A ces mots, l'huissier revient vers la porte de la Jacobinière, fait ouvrir les deux battans, et introduit dans la salle les honnêtes citoyens qui avoient sollicité les honneurs de la Séance. C'étoit une ambassade du respectable Corps des Sans-Culotes. L'un d'eux, au nom de sa troupe, adressa les paroles suivantes à l'auguste assemblée :

Air : *Je connois un Berger discret.*

Nous tenons un club en plein vent, ( 1 )

Faute de domicile,

Quoique nous soyons maintenant

Les Rois de cette ville.

Mais c'est le comble des chagrins

Pour de vrais patriotes

D'avoir le nom de souverains,

Sans avoir de culotes.

Nous élevons à chaque instant

Une superbe rixe ;

Nous assassinons joliment,

Et toujours à prix fixe.

Malgré tant de beaux attentats,

Messieurs, prenez en note,

Chacun de nous se trouve, hélas,

Sans linge et sans culotte.

---

( 1 ) C'est ainsi qu'il faut appeler ces assemblées populaires qui se tiennent sur les terrasses des Tuilleries, au Palais-royal et dans tous les carrefours.

Messieurs, daignez songer à nous,  
 Paris vous en conjure ;  
 Nous avons besoin, voyez-vous,  
 D'habits et de chaussure.  
 Ah ! que nous serions satisfaits,  
 Si, réparant vos fautes,  
 Au lieu de faire des décrets,  
 Vous faisiez des culotes !

M. Péthion, qui sent qu'on ne peut sans injustice refuser à Messieurs les Sans-Culotes ce qu'ils demandent, et qui est persuadé qu'il vaut mieux périr à la tribune des Jacobins que de faire la police de Paris, leur promet d'aller le lendemain demander pour eux des secours à l'Assemblée nationale, et ces Messieurs, enchantés de savoir qu'ils seront culotés avant la fin de la semaine, tournent un très-joli compliment pour le Maire de Paris, qui le reçoit d'un air très-satisfait. Après quoi, M. le Président invite Messieurs les Sans-Culotes à rester jusqu'à la fin de la Séance, ce qu'ils lui promettent d'une manière très-énergique.

Bientôt on vit arriver dans l'auguste Aréopage un petit bonhomme, envoyé par le *café Procope* au nom duquel il dit au grave Président :

Air : *Vous l'ordonnez, je me ferai connaître.*

A dénoncer qu'ici chacun s'applique ;  
 Mais pour le faire encor plus joliment,  
 Prenez chacun votre département,  
 Mais laissez-moi celui de la musique.

Comme par ces premières paroles, on ne savoit pas trop ce que vouloit dire l'ambassadeur du café Procope, il ajouta :

« Messieurs ,

» Je vois avec la plus profonde douleur que  
 » les arts , les sciences et les talents , qui de-  
 » vroient être exclusivement consacrés à chanter  
 » les bienfaits de notre heureuse révolution ,  
 » servent trop souvent à charmer les loisirs  
 » de nos ennemis , les aristocrates. La musique  
 » sur-tout semble s'éloigner de son premier but  
 » qui est de chanter les actions patriotiques ,  
 » et l'on entend tous les jours dans nos spec-  
 » tacles jouer des airs très-institutionnels.  
 » J'en ai fait une liste , et je viens la déposer  
 » sur votre bureau , afin de vous faire con-  
 » noître les morceaux de musique qu'il faut  
 » dénoncer au Comité des Recherches. Les  
 » voici : »

*Vive Henri-Quatre , vive ce Roi vaillant.*

*Charmante Gabrielle !*

*L'air des chemises à Gorsas.*

*O Richard , ô mon Roi !*

Le chœur d'Iphigénie en Aulide : *Chantons , célébrons  
 notre Reine.*

L'air : *Le Roi passoit , et le tambour battoit au champ ,  
 dans l'opéra comique du Déserteur.*

Le duo des Événemens imprévus : *J'aime mon maître  
 tendrement. Ah ! comme j'aime ma maîtresse !*

Le chœur de la comédie des deux Pages: *Chantons un Roi qu'on aime.*

L'air du Pseaume: *Domine, salvum fac Regem.*

« Je crois , Messieurs , très-essentiel d'empêcher que ces airs ne se chantent nulle part. Je connois le pouvoir de la musique , et si nous n'y prenons garde , il pourroit se faire que la musique seule opérât la contre-révolution ; ce qui nous paroîtroit fort dé-sagréable. Il faut donc prévenir ce malheur , en priant ces Messieurs de l'Assemblée nationale de former un nouveau Comité que l'on appellera le *Comité musical* et qui sera chargé d'examiner tous les airs que les Citoyens libres pourront chanter dorénavant. Nous enverrons à la Haute-Cour nationale , séante à Orléans , tous ceux qui , malgré nos défenses , auront chanté un des airs proscrits par notre *Comité musical.* »

« Si nous nous montrons sévères envers les Citoyens qui chanteront des airs inconstitutionnels , nous devons l'être bien davantage pour ceux qui les imprimeront , les graveront , ou y feront des accompagnemens. En conséquence , je vous dénonce M. Couperin qui vient de mettre en partition les airs de la *Constitution en vaudevilles.* Cette action incivique mérite les plus grands chatimens ; et comme il faut faire un exemple dans les circonstances présentes pour effrayer ceux

» qui voudroient devenir coupables, je de-  
» mande la préférence pour M. Couperin dont  
» on frédonne par-tout les refreins inconstitu-  
» tionnels. »

Ainsi parla l'ambassadeur du café Procope, et sa harangue fut suivie des plus vifs applaudissements. Tout ce qu'il avoit demandé lui fut accordé sur-le-champ, à l'exception cependant du supplice de M. Couperin. L'on convertit la peine de ce musicien. Il fut simplement condamné à faire quatre-vingt-trois variations sur l'air *ça ira* en l'honneur des quatre-vingt-trois Départemens à qui ses variations seroient envoyées pour servir de marche guerrière aux Patriotes qui volent à la défense des Frontières.

A l'ambassade du café Procope succède celle de Messieurs les *Porte-piques* du Faubourg Saint-Antoine. L'orateur de la députation, brandissant une pique énorme, se tourne vers le Président et lui adresse les paroles suivantes:

*Air des chemises à Gorsas.*

Admirez donc ma pique

De bois,

Admirez donc ma pique,

Notre faubourg depuis deux mois

Nuit et jour en fabrique.

Admirez donc ma pique

De bois,

Admirez donc ma pique.

A l'aspect de cette arme terrible, le Président ne peut dissimuler sa frayeur. Il craint que, par mal-adresse ou volontairement, Messieurs les *Piquiers* ne fassent l'essai de leurs armes constitutionnelles sur sa pauvre carcasse. C'est pourquoi, rassemblant tout ce qui lui reste de courage et de présence d'esprit, il se trouve en état de dire, quoiqu'en tremblant, à l'orateur de la troupe *piquante*:

*Même air.*

Posez là votre pique  
De bois,  
Posez là votre pique.  
Prenez ici, mon cher bourgeois,  
Un air plus pacifique.  
Posez là votre pique  
De bois,  
Posez là votre pique.

L'orateur, que cette espèce d'ordre contrarie, et qui la veille étoit entré dans l'Assemblée nationale avec sa troupe sans qu'on lui ait dit de mettre bas ses piques, est étonné de ce qu'on ne veut pas lui accorder la même faveur au Sénat jacobite, et il répond à Monsieur Bazire :

*Même air.*

Dans l'autre où l'on fabrique  
Les loix,  
On est plus politique.  
On a bien reçu l'autre fois  
Mon hommage et ma pique.  
Dans l'autre où l'on fabrique  
Les loix,  
On est plus politique.

M. Manuel dit à Messieurs les porteurs de piques que l'intention de la Société jacobite n'est point de les priver de leurs armes , mais que M. le Président ne pouvant se défendre d'une certaine frayeur à l'aspect de tant de piques , il étoit nécessaire de les déposer dans un coin et qu'après la Séance , chacun reprendroit la sienne , ce qui fut exécuté , au grand contentement de M. Manuel et sur-tout de M. Bazire.

Ici arrive une superbe députation de femmes armées de piques. Elles débutent par prévenir l'honorable Tripot que leur visite n'est qu'une répétition de la farce qu'elles doivent jouer le lendemain à l'Assemblée nationale.

La colonelle de cet escadron féminin est l'incomparable Demoiselle Théroigne de Méricourt. Cette nouvelle penthésilée , après avoir dit les choses les plus agréables à tous les membres du sublime Aréopage , termine son discours par la phrase suivante :

Air : *Ne v'la-t'il pas que j'aime.*

Il faut pour être utile enfin  
A notre République ,  
Que chaque femme ait à la main  
Une superbe pique.

Ce propos civique arrache au révérend Père

Chabot cette douloureuse et galante exclamation :

*Même air.*

Puisque la pique a des appas  
 Pour une Citoyenne,  
 Que je dois regretter, hélas,  
 D'être ici sans la mienne !

Le Président répondit à cette troupe d'amazones d'une manière très-obligeante, et la séance finit.

### É P I T R E

*A Messieurs les Directeurs du Théâtre du Vaudeville.*

A vous, Messieurs du Vaudeville,  
 Salut, honneur, gloire et santé,  
 Tandis que la cour et la ville  
 Applaudit à votre gaîté,  
 Que dans une chanson utile  
 Vous baffouez la vanité

D'un petit rimeur imbécille ( 1 )  
 Qui , dans ce pays agité ,  
 Appelle la guerre civile ;  
 Tandis que vos joyeux couplets  
 Plaisent au citoyen tranquille  
 Et font oublier les forfaits  
 Que maint brigand sans domicile  
 Commet tous les jours à grands frais ,  
 On voit une troupe effroyable  
 De Jacobins très-peu vêtus ,  
 L'œil hagard , les cheyeux tondus ,  
 Violer cet asyle aimable  
 Que vous consacrez au plaisir .  
 Troubler nos jeux est leur désir .  
 Ils auront beau dire et beau faire ,  
 Ils ne pourront y réussir .  
 Sans cesse ils nous jettent la pierre ,  
 Mais leur impuissante colère  
 Doit prouver à l'Europe entière  
 Que leur règne est prêt de finir .  
 Ils vous accablent de leur haine ,  
 Et leurs écrivains ténébreux  
 Sept fois au moins chaque semaine  
 Vous déchirent à qui mieux mieux .

---

( 1 ) Ce petit rimeur imbécille est , comme personne ne l'ignore , M. Chénier , précepteur des Rois dans sa tragédie de *Charles IX* , ou l'*école des Rois* ; précepteur des Reines dans celle de *Henri VIII* , ou l'*école des Reines* ; précepteur des Juges dans *Calas* , où l'*école des Juges* ; précepteur des Peuples dans *Caïus Gracchus* , ou l'*école des Peuples* , et bientôt précepteur de tout le monde dans une nouvelle farce tragique à laquelle il travaille avec M. Palissot , son précepteur en impudence et en démagogie .

Mais la haine du sieur Prudhomme ,

Des sieurs Manuel et Brissot

Et du jacobite tripot

Doit honorer un galant homme.

On brave et leur rage et leurs cris ;

Et lorsqu'en son style de boue

Un de ces malheureux vous loue :

*Las ! quel crime ai-je donc commis ,*

Dit-on soudain ? *on me baffoue.*

*Un tel me vante en ses écrits.*

*J'aurois préféré , je l'avoue ,*

*A son estime , son mépris ,*

*Car son mépris a bien son prix.*

C'est ainsi que chacun raisonne.

Pour baffouer les Jacobins ,

Choisissons des heureux refreins .

Chansonnons-les : Momus l'ordonne .

Mais cependant le lourd Gorsas

Dans son fastidieux fatras

Dit qu'il ne veut pas qu'on chansonne .

Contre les faiseurs de couplets

Monsieur Gorsas fait vingt décrets

Que Monsieur Carra sanctionne ;

Et , faute de bonnes raisons ,

Il nous dit de grosses sotises :

Qu'il prenne , s'il veut , nos chemises ,

Mais qu'il nous laisse nos chansons .



